



TAVARD, Georges H., *Satan*

Marie Thibault

Volume 45, Number 3, octobre 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400493ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400493ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thibault, M. (1989). Review of [TAVARD, Georges H., *Satan*]. *Laval théologique et philosophique*, 45(3), 463–464. <https://doi.org/10.7202/400493ar>

communication », part des idées développées par celui qui l'a précédé et remonte de Habermas à Kant, puis revient, pour indiquer le pas du surgissement de la théorie critique de Habermas, sur les communications sociales, en particulier sa « pragmatique universelle du langage ». Le texte se termine par des considérations sur « la communauté idéale de communication : consensus universel ou arbitraire collectivisé ? » Il indique les insuffisances de la position étudiée et il propose un retour à Aristote.

Il s'agit, on le voit, d'un livre qui s'adresse aux spécialistes et/ou aux professionnels du secteur des communications, mais qui demeure accessible à toute personne qu'intéressent les problèmes sociaux et politiques. Comme il est normal dans un ouvrage collectif, il y a quelques répétitions, ainsi que des omissions. Certains thèmes auraient pu être plus développés, tels l'éducation, la démocratie et la participation populaire. Mais en somme, c'est un bon livre, qui témoigne d'un effort sérieux de réflexion sur un sujet très actuel : les communications sociales et l'information publique.

Valdemar CADÓ

Georges TAVARD, *Satan*. Coll. « L'horizon du croyant ». Paris/Ottawa, Desclée/Novalis, 1988, 160 pages (19 × 12,5 cm).

Pourquoi un livre sur Satan ? Le rationalisme des 18^e et 19^e siècles n'a-t-il pas permis à l'humanité de prendre des distances vis-à-vis de l'image de Satan ? Il semble, selon Georges Tavard, que celle-ci fleurisse encore. Dans cette seconde moitié du 20^e siècle, la figure de Satan est plus populaire que jamais, fournissant un sujet de film à grand succès ou un thème favori pour les groupes rocks et quoi d'autre encore. Une question pour l'auteur du livre *Satan* se pose alors : comment comprendre la popularité tant passée qu'actuelle de cette figure diabolique ?

La représentation de Satan persiste certainement parce que l'humanité n'a pas trouvé de solution rationnelle à la souffrance et au mal. Ce mal, il peut être issu de deux sources différentes ; celui que l'humanité s'inflige à elle-même au cours de son histoire ou celui provenant des catastrophes naturelles que sont entre autres les tremblements

de terre, les tempêtes, les épidémies, les maladies incurables, etc. Tant de souffrances, de misères inquiètent l'esprit humain qui se demande s'il n'y aurait pas une force mauvaise qui agit sur le monde. Peut-être est-ce là une façon plus sécurisante d'appréhender le mal quelle que soit sa source ? Un figure connue est plus rassurante, le mal est plus acceptable s'il arbore les traits d'un démon malfaisant.

Mais s'il demeure une dimension incompréhensible prenant racine dans la structure de l'être même, le mal ne satisfait pas la conscience humaine. Faute d'une explication philosophique ou psychologique totale de l'origine du mal, les hommes en ont donc trouvé une dans ce symbole.

Voilà pourquoi Satan a traversé les siècles pour venir jusqu'à nous. L'auteur analyse les diverses caractéristiques de cette figure à travers l'Écriture, chez les Pères de l'Église, dans la théologie classique ainsi que dans l'enseignement du Magistère, afin de découvrir quel en est le rôle effectif dans la vie de l'humanité.

Si les déclarations au sujet du démon sont plus pastorales que dogmatiques et que par le fait même Satan ne constitue pas l'objet d'un dogme de foi de l'Église, il a cependant sa place en tant que partie intégrante des croyances de la tradition chrétienne dans son ensemble. On a fait de lui l'âme du monde, le prince de celui-ci opposé au Dieu du Christ. Or, vu la place qu'on lui a donnée jusqu'ici, il importe de voir en quoi l'époque moderne justifie la révision de cette doctrine traditionnelle sur Satan. Et c'est ce que fait l'auteur après le parcours historique qu'il effectue.

Il ne fait nul doute que cette image du démon imprègne trop la trame de la pensée et de l'art chrétien pour l'ignorer. La pensée scientifique actuelle doit dès lors se tourner vers la question-clé qui traduit quelles sont ses exigences fondamentales : Satan existe-t-il dans la réalité comme créature maléfique ? Toutefois, en tentant d'expliquer les phénomènes que l'on propose d'ordinaire pour en prouver l'existence, on ne peut que conclure que l'analyse de la profondeur et de la composition de l'inconscient humain, tant individuel que collectif, est loin d'être épuisée. C'est pourquoi l'auteur nous mettra en garde contre toute recherche qui permettrait d'en nier l'existence, de condamner le langage traditionnel à ce sujet ou de mettre simplement un terme à la question.

En s'adressant donc aux chrétiens désireux de savoir et de comprendre le problème « Satan »,

Georges Tavad a comme but d'indiquer ultimement à notre pensée contemporaine une voie praticable, entre un réalisme naïf et un symbolisme abstrait.

Marie THIBAUT
Université Laval

Edward SCHILLEBEECKX, **Plaidoyer pour le peuple de Dieu. Histoire et théologie des ministères dans l'Église.** Coll. «Théologies». Paris, Éditions du Cerf, 1987, 324 pages (23.5 × 14.5 cm).

Dans un ouvrage antérieur, *Le Ministère dans l'Église*, Schillebeeckx avait entrepris de dévoiler la face cachée de l'histoire du sacerdoce ministériel. Tout en tenant compte de certaines critiques adressées à son premier livre, il continue ici sa désacralisation de l'image classique du prêtre. Il interroge le passé davantage en théologien qu'en historien. À partir des remises en question que constitue la pratique actuelle, l'auteur pose au passé une question théologique urgente, celle de l'avenir des formes traditionnelles d'exercice du ministère dans le catholicisme. C'est dans cette perspective qu'il inventorie les principaux facteurs socio-historiques qui ont progressivement amené les pratiques et les théologies ministérielles qui font aujourd'hui difficulté. Son ouvrage se présente comme une fresque de vingt siècles d'histoire. Une attention particulière est cependant accordée aux deux extrémités de cette histoire, à savoir les origines du christianisme et la situation actuelle.

Schillebeeckx montre d'abord comment, à l'instar des premières christologies, les premières pratiques et théologies ministérielles reflétaient le vécu des premières communautés chrétiennes. Il en conclut que «le développement du ministère dans les églises paléo-chrétiennes ne fut pas tant, comme on l'a parfois affirmé, un glissement historique du *charisme* vers l'*institution*, mais bien un glissement du charisme de tous vers un charisme spécialisé de quelques-uns» (p. 133). Cette évolution, inévitable d'un point de vue sociologique, s'accompagna d'une dévaluation de la vocation baptismale. C'est ce qu'illustre la suite de l'ouvrage.

Dans sa lecture de la période patristique, l'auteur nous fait assister au processus de concentration du charisme prophétique dans le collège presbytéral, puis dans l'épiscopat monarchique. Puis, les fonctions cultuelles prennent toujours plus d'importance

à la faveur du christianisme d'État. L'auteur montre comment, avec un haut Moyen Âge perdant de vue la dimension ecclésiale de l'eucharistie, le prêtre serait devenu un simple fonctionnaire du rite. Au XI^e siècle, l'idéal monastique est proposé au prêtre. «C'est à cette époque qu'il est affirmé d'une manière plus tranchante que l'idéal du sacerdoce est en contradiction interne avec la vie maritale» (p. 186). Le XII^e siècle redécouvre le primat de l'évangélisation au point où «l'accent jusqu'alors exclusif mis sur la célébration de l'eucharistie se trouve relativisé par la place que celle-ci prend dans un projet plus vaste de prédication de l'Évangile» (p. 192). Les moines et les prêtres réguliers se disputent même le privilège de prêcher. Le conflit se résout par le rattachement du pouvoir de prêcher à l'ordination sacerdotale. Les laïcs sont désormais jugés incompétents pour la prédication. En réaction à la Réforme, les canons du Concile de Trente reviennent à une définition culturelle du prêtre. Au XVII^e, la spiritualité de l'École française fonde trop unilatéralement le sacerdoce chrétien dans la divinité du Christ. En dépit de son ecclésiologie du peuple de Dieu, Vatican II aurait l'immense défaut de continuer à confondre «le niveau *ontologique* du baptême de l'Esprit et le niveau *ecclésiastico-fonctionnel* du ministère» (p. 230).

Dans les doléances nombreuses des évêques au synode de 1971, dans les protestations actuelles des femmes dans l'Église, dans le scandale des prêtres mariés exclus des tâches pastorales et dans le malaise qui s'exprime dans les pratiques alternatives du ministère, Schillebeeckx voit un appel à la démythification de la théologie du ministère dans l'Église.

Cet ouvrage n'est peut-être pas aussi rigoureux scientifiquement qu'on le voudrait. On pourrait contester certaines de ses interprétations. Comme plaidoyer pour une révision de la théologie du ministère, il est excellent. Il a particulièrement raison d'inviter à une relecture en profondeur des origines de la théologie du sacerdoce chrétien. L'idéologie en cause se présente largement sous le couvert de l'histoire.

R.-Michel ROBERGE
Université Laval